FEMINISME.

XVII.

Il est bien entendu, M. l'Editeur, que, dans notre singulière étude, si toutefois c'en est une, nous ne devons avoir aucun souci de règle et de méthode en matière de composition, et que, sans sortir précisément de notre sujet, nous nous accordons le droit ou plutôt le privilège de vagabonder un peu partout, deçà, delà, capricieusement, follement même, gai ou triste à l'occasion, sérieux s'il le faut, raisonnable si c'est possible, mais tâchant par l'imprévu et la nouveauté d'éviter l'ennui et le sommeil à nos lecteurs et à nos lectrices.

Les mots, du reste, ont leur hasard et leurs fantaisies, et, par certains mots que le hasard fait parfois tomber de votre plume, qui semblent n'avoir qu'une signification personnelle ou un sens très limité, vous arrivez à des associations d'idées étranges et à des découvertes que votre esprit n'avait pas prévues. La rencontre d'un mot est toujours la rencontre d'une idée, et les écrivains et les auteurs, sauf les savants peut être, mais orateurs ou poètes, ne sont communément que des chevaucheurs de mots plus ou moins heureux, glorieux ou bizarres Il n'y a point pour eux d'autres procédés de composition. Les plus grands, toutefois, sont ceux qui montent le plus haut ou vont le plus loin sans tomber misérablement. Car les mots, capricieux souvent et souvent incompris, ont des ruades qui souvent désarçonnent le cavalier de peu d'expérience ou de peu de voltige, et si vous ne savez pas, à temps ou à propos, sauter lestement d'un mot à l'autre et varier l'exercice, il vous convient plutôt de ramer prosaïquement des choux Certains même prétendent que les poètes, les orateurs et les romanciers ne sont que des enfileurs de mots.

En tout cas, buissonner en écolier ou en maraudeur, franchir les barrières et les murs, monter aux tours et aux clochers, donner de l'aile à droite et à gauche, piquer une tête folle dans le bleu ou dans le vert, aller partout, toucher à tout, sans profanation du reste, par simple curiosité et par jeu d'imagination, mais sans règle précise, sans méthode philosophique ou autre, sans plan de souci de la rhétorique que de l'Académie, fut-ce celle des quarante mortels qui se proclament Immortels, sont choses ayant leur charme et qui vous exposent tout au plus à commettre de légers péchés véniels. Les grands pécheurs sont les sérieux auteurs, ou ceux qui se croient sérieux. Ils assomment les gens.

Avec la femme, du reste, quand on a pris la *Femme* pour sujet de causerie,—la femme qui est dans tout, qui est partout, qui est sur tout, qui est l'âme de l'homme et du monde, qui se trouve à l'origine des choses, qui a fait l'histoire à travers les temps et les âges, qui sera le dernier rayon de lumière et de foi sur la terre probablement destinée à disparaître un jour ou l'autre avec les Immortels eux-mêmes—où ne peut-on pas aller, et sans savoir exactement où l'on va ! Mais l'on va. La femme fait aller.

Si c'est elle qui, sous le nom symbolique et religieux de Béatrice, vous conduit au ciel des félicités éternelles et au prêtre, ainsi que Dante nous le montre dans sa *Divine Comédie*, elle peut aussi, sous d'autres noms, mais avec non moins de puissance que le Dante et Virgile eux-mêmes, vous faire descendre au purgatoire où l'espérance existe encore et même passer par les cercles infernaux du sombre et grand poète florentin. Et l'Enfer serait-il absolument épouvantable avec la femme, et n'est-il pas plutôt épouvantable que parce que la femme y est inconnue ?

Ainsi rectifions l'erreur commise plus haut.

La femme est partout, sauf en enfer où l'espérance est morte.

Excuser-nous pour la très longue digression de ce chapitre, lecteurs et lectrices.

XVIII

Mais où diable en étions nous ?

A Napoléon, croyons-nous, qui fut personnellement assez brutal à l'endroit des femmes, bien que son Code, encore plus l'œuvre de la Révolution française que son œuvre propre, ne soit pas odieux envers elles et leur accorde des droits qui ne les mettent pas complétement en puissance de mari.

Les rois, du reste maîtres, empereurs, sultans et autres, depuis Salomon, qui fut très sage pour son temps et pour l'Asie, jusqu'à Napoléon Bonaparte, qui fut un conquérant d'un jour et un despote modifié par les mœurs et les lois de son temps, à l'exception peut-être de St-Louis, qui fut un saint et un chrétien, ont rarement compris la femme et l'ont peu noblement traitée.

Napoléon voulait qu'elle fît de la *chair à canon* pour ses batailles sanglantes.

Salomon le très sage et beaucoup d'autres rois à couronne et sans couronne, dans l'Asie de la polygamie et dans l'Europe où la chose existe sans le nom, n'ont vu en elle et n'y voient encore que de la *chair à plaisir*.

C'est la chevalerie seule, au moyen âge, qui lui découvrit une âme véritable et belle, héroïque et digne des héros La *Mye*, pour elle, venait après *Dieu et le Roy* ; et Don Quichotte lui-même, dont on se moque bourgeoisement pour admirer Sancho Panza, est adorable de foi, de culte et de bravoure à l'endroit de Dulcinée.

Mais quand, par exemple, on nous parle des rois de France et que l'on vante leurs vertus et leur vaillance, nous nous demandons, en vue de la femme, ce qu'on entend par vaillance et de quoi leurs vertus étaient faites, sauf pourtant quand il s'agit de Clovis et de Clotilde, de Blanche de Castille et de St-Louis, et peut-être de plusieurs autres.

Qu'est-ce que Henri IV, le plus *vert galant* de tous les Gascons, puni du reste par où il avait péché, vit bien dans la menuière, dans la belle Gabrielle, dans la reine Margot et dans tant d'autres ? Sa *poule au pot* tous les dimanches à pu le rendre populaire, ainsi que la promulgation de l'*édit de Nantes* ; mais le Béarnais ne fut certainement pas un roi très vertueux il avait l'humeur vagabonde et la galanterie extrême. A vrai dire, si Paris, pour Henri IV, valait bien une messe, Henri IV pensait qu'une belle et fraîche menuière des environs de Pau, une jolie Fleurette gasconne, vaut mieux qu'une laide duchesse ou une Marguerite de Valois trop savante. Pour être royale, toutefois, cette morale n'est point parfaite.

Certes, Louis XIV fut un grand roi. Il fut comparé au Soleil, et il ne s'offensa point de la comparaison. Boseuet lui-même ; trois fois plus grand que lui, se fit petit devant lui, et les courtisans de Louis XIV furent aussi plats que peuvent l'être des courtisans. Nous savons aussi que les duchesses et les grandes dames de la cour de Versailles, sauf peut-être la boiteuse de La Vallière, offrirent très volontiers leurs adorations, leurs hommages et leurs personnes au monarque rayonnant qui n'aimait point Racine à cause de sa beauté et qui ne fut pas membre de l'Académie, bien qu'il ignorât l'orthographe La Montespan, du reste, lui donna huit enfants, et Madame de Maintenon, la veuve de Scarron le cul-de-jatte, sa *solidité* comme il disait et son épouse morganique, lui prouva que le plus grand et le plus brillant soleil royal peut s'éclipser devant une femme de tête ou devant la tête d'une femme. Les femmes ont de ces revanches de sexe et de génie. Il faut pourtant déclarer que Louis XIV fit pénitence sur ses vieux jours de gloire et qu'il révoqua l'*édit de Nantes*. En réalité fut-il grand et mérita-t-il l'amour de la douce et sincère de La Vallière ? Il aima peu noblement, en despote et en maître, jusqu'à ce qu'il devint le barbon sans volonté d'une femme à qui le poète Scarron avait fait la charité du mariage et du poème burlesque.

Quant à l'historien, même royaliste, qui voudrait écrire l'histoire du Bien-aimé Louis XV et raconter les nombreuses et singulières amours de ce monarque, comment pourrait-il le faire décemment ; et ce roi, débauché entre tous, ne voyant dans l'amour que la charnalité et le plaisir, qu'on ne peut toucher qu'avec de longues pincettes et en se bouchant le nez, surtout quand il est sur son lit de mort, mérite-t-il autre chose que le mépris ? Ce sont de semblables sires qui perdent les monarchies et qui appellent les révolutions. Ils ont avili les hommes et les femmes, les femmes principalement, et cela attire un terrible châtiment sur l'institution qui a produit un tel avilissement et une telle immoralité. Après les courtisans de Louis XV doivent venir les sans-culottes de la Révolution, et les tricoteuses de la Convention doivent chanter et hurler au supplice de la Du Barry.

Louis XVI, sans doute, ne méritait pas la mort.

Il avait été honnête et chaste, voulant de l'honneur dans le roi et dans la royauté.

Mais qu'avaient fait ses prédécesseurs, le Régent Philippe d'Orléans compris ?

Et comment tous ces gens-là avaient-ils traité la femme ?

En vassale, en courtisane ou en maîtresse.

XIX

Et les Valois, prédécesseurs des Bourbons, ont-ils tous vaincu mieux que ces Bourbons au long nez ?

Leur histoire, par le côté des femmes, n'est pas entièrement glorieuse, et elle ont tous porté à leur front la couronne de la légitimité, leur royale tête n'a pas toujours été indemne des soucis, des misères et des accidents de la vie. On leur rendit plus d'une fois la monnaie de leur pièce, et sans que la terre, soumise à l'invariable loi du mouvement, cessât de tourner.

Mais—puisque nous faisons présentement de l'histoire à la diable et sans désir de passer pour un historien—croyez-vous que François Ier ait véritablement été un grand roi, et la *Renaissance*, cette brillante période des lettres et des arts dans un mariage franco-italien, est elle l'œuvre incontestable du rival de Charles-Quint ?

Ce François battait fort, fut tour à tour vainqueur et vaincu, et on lui donna le titre de *Père des Lettres*. Beau titre.

Il fut brave, certes, mais pas plus que Bayard, le chevalier *sans peur et sans reproche*, et l'on peut reprocher plus d'une mauvaise action au vainqueur de Pavie, bien que le vaincu de Pavie, après la bataille où il fut fait prisonnier, ait écrit à sa mère : *Tout est perdu, fors l'honneur !* L'honneur, en ces temps et pour un roi de France, était la bravoure du soldat. Mais François Ier tenait sa gloire militaire par une vie licencieuse qui lui valut une triste fin dans une horrible maladie. Les rigueurs qu'il exerça contre les Protestants et les Vaudois ne sont également pas un titre qui le recommande à l'admiration de la postérité

Victor Hugo, le grand poète du XIXème siècle, a composé sur François I, un très beau drame que nous avons tous lu ou vu jouer. Mais le *Roi qui s'amuse* n'y rayonne pas dans toutes les splendeurs de la royauté, et le débauché royal qui fit mépris de l'honneur et de la vertu des femmes, sans doute parce qu'il fut roi, ne nous y ferait point regretter que la duchesse d'Etampes, Anne de Pisseleu, ait conduit, trahi et trompé pendant vingt-deux ans le *Père des Lettres*, si la dite duchesse n'eût en même temps trahi la France. Faudrait-il aussi regretter que la belle Ferronnière au vindicatif mari ait compromis la santé de son maître et de son roi, sacré pourtant, si la maladie et la peste n'avaient point une contagion terrible qui frappe les innocents eux-mêmes par un ricochet d'un monde à l'autre.

Il est bien vrai que François I fut un peu poète et qu'il rima avec un certain succès. Un roi ne rime jamais mal pour ses courtisans.

Mais l'on peut croire que Clément Marot, si lourd dans ses *Psaumes* protestants, mais si vif, si enjoué, si plein de saillies, au style charmant par sa naïveté et dont les sentiments ne furent point sans grâce et sans délicatesse dans une douce langue qui commençait à fleurir et qui devait devenir très belle et si richement variée, dut faire ou corriger les vers et la poésie de celui que Rabelais, le grand maître du rire gaulois et franc, a nommé *Gargantua* dans son œuvre immortelle et dans son livre de *haulte graisse* philosophique. Voltaire, plusieurs siècles après, en Prusse, ne lava-t-il pas le linge sale du grand Frédéric en corrigeant son *œuvre de poésie* ? Car Frédéric prononçait ainsi le français.

Quoiqu'il en soit, soit que le carreau de vitre ait été cassé et remplacé, soit que l'histoire ait voulu s'amuser de nous, comme cela lui arrive parfois, nous avons curieusement cherché sur l'historique fenêtre du château de Chambord, à la tour de François I au pied de laquelle coule doucement ou paresseusement le Cosson, le fameux distique que le roi y grava ou écrivit de son diamant d'homme ennuyé et trompé, et nous ne l'y avons pas plus trouvé que notre ami et compagnon Houzeau, le bon et très savant astronome de Belgique que la Nouvelle-Orléans a bien connu. Les vieilles carpes du Cosson, bien plus que centenaires, elles mêmes ne l'ont jamais vu, Burand, l'aubergiste du village de Chambord, n'en a jamais entendu parler.

Aussi, probablement parceque le carreau de vitre a été brisé et remplacé, n'avons-nous point lu le fameux distique du poète François :

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

XX

A vrai dire, les deux vers attribués au poète roi ne manquent ni de grâce ni de malice. Ils ont un air de Clément Marot, et peut-être devons-nous déclarer qu'ils contiennent une demi-vérité ou une vérité relative.

Mais ils ne manqueraient pas non plus de mesure et de vérité si on les modifiait de la façon suivante, comme le fit, croyons-nous, une femme d'esprit de notre connaissance :

Souvent homme varie.
Bien femme est qui s'y fie.

Varier, après tout, n'est pas une chose absolument criminelle, et Bossuet, lui-même, le plus grand des orateurs de la chaire, a écrit une *Histoire des variations*, pas sur un sujet frivole sans doute, mais dans lequel l'esprit de l'homme peut changer et change.

La variété, du reste, est le contraire de l'uniformité et de la monotonie, et la monotonie, même celle de la perfection, serait fastidieuse et fatigante comme un ciel toujours bleu ou comme une femme absolument irréprochable. La monotonie, en littérature, en poésie et en autre chose, quelque saint que vous soyez d'ailleurs, est un véritable péché mortel. Gardez-vous en comme d'un malheur. C'est ce que la nature, est admirable livre de toutes les beautés et de toutes les variétés, dont toutes les pages et toutes les feuillets ont une poésie différente, et uniforme et monotone ; et vous lassez-vous de la voir et de l'admirer dans toutes ses œuvres, les plus puissantes comme les plus gracieuses ? Manque-t-elle d'unité pour cela ?

Quant à ceux qui, grossièrement ou sottement, reprochent à la femme d'être changeante, capricieuse, frivole, légère, mobile et *variable* dans ses sentiments, savent-ils bien ce qu'ils disent, et ne font-ils pas plutôt le procès de l'homme lui-même ?

Ils ne comprennent assurément pas la femme, dont le cœur est sérieux, et ils ne savent point que la prétendue variabilité de la femme—de la femme si sérieuse par ses sentiments, qui aime tant par l'immense besoin de son cœur, qui souffre tant à n'être point aimée comme elle le mérite, qui ne perd la raison que parce que vous avez été cruel et criminel envers elle — est plutôt la variabilité de l'homme,—de l'homme qui va, qui vient, qui a le caprice du moment, qui obéit à la *papillonne* du philosophe Fourier, dont les sentiments sont sans profondeur, qui est profondément égoïste et personnel, qui n'aime que lui en paraissant aimer les autres, qui est le plus souvent, sans être roi mais croyant l'être, un orgueilleux despote indigne de la femme, à moins qu'il ne soit un lâche et vil courtisan que la femme a le droit de mépriser et de traiter comme tel.

Mais ce n'est pas la femme qui trompe l'homme.

C'est l'homme qui trompe et qui trahit la femme.

Jamais pire hypocrite ne fut, et quand la femme croit avoir trouvé en lui de la générosité, de la noblesse, un caractère fier et digne, une passion superbe, un amour assez grand pour arriver à son cœur et pour remplir son existence, elle s'aperçoit bien vite, dans la plus amère des déceptions et dans le plus cruel des réveils, après un rêve splendide et commencé dans l'idéal, qu'elle s'est grossièrement ou misérablement trompée et qu'elle est tombée du ciel dans l'enfer.

Que si alors la femme, obéissant à la loi de la nature et de l'amour, qui est une loi éternelle et sainte, veut remonter au ciel perdu, elle n'a malheureusement plus ses ailes blanches et croyantes, sa foi première et sublime, pour l'ascension que Madeleine ne fit pas sans le pardon et l'adorable charité d'un Dieu

C'est alors qu'elle peut tomber plus bas

Mais Madame de Staël, pour avoir été pécheresse sans avoir été Madeleine, n'en a pas moins dit en quelques mots la différence morale entre l'homme et la femme et la supériorité de cette dernière sur l'homme. Voici ses paroles :

"L'amour est l'histoire de la vie des femmes ; c'est un episode dans celle des hommes."

J. GENTIL.

PENSEES.

Quel dérèglement de jugement par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie que celle de tout le reste du monde !

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

PASCAL.

MODES PARISIENNES.

TOILETTES POUR RECEPTIONS.

La robe de droite est en surah gobelin bleu avec garnitures en surah bleu foncé. Le corsage est recouvert de tulle noir et les manches de ruches de Valenciennes. Deux œuds de ruban d'un ton plus pâle orne et le devant de la jupe.

Le sujet du centre porte une toilette en gaze de soie à rayures rose et blanc-argent

La robe à gauche est en soie brochée lilas. Le corsage est garni de dentelle Mechlin ; la guimpe et la ruche sont en tissu léger, rose pâle.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES

Persistance de la vie chez les insectes.—M. Warberg cite dans *Entomologie* un cas remarquable de persistance de la vie chez les insectes. "Au cours d'excursions dans le midi de la France, écrit il, je découvris un jour, à ma grande joie, un beau spécimen de *Saturnia pyri*, femelle, cachée dans les buissons. C'était le premier que je trouvais et je décidai, en raison de sa grosseur, de l'empailler (opération nullement nécessaire d'ailleurs, car j'en ai conservé depuis des dont nous sans les empaillerl.) L'insecte fut tué en l'introduisant dans un flacon à cyanure où il resta une heure durant, puis l'abdomen fut vidé et bourré de coton imprégné d'une solution de bichlorure de mercure, et l'insecte fut piqué dans la collection. Le lendemain, on pouvait le voir essayant de s'envoler

Le lavement électrique—On a déjà signalé l'emploi du courant électrique contre les constipations rebelles, boucher-vous le nez.

L'*Etincelle électrique* rapporte aujourd hui une intéressante application de ce traitement faite en Angleterre.

Il s agit d'une femme qui, depuis trois mois, était en proie à une obstinée constipation et, au moment où on fit intervenir l'électricité, en était à son onzième jour de *statu quo*. Elle était, comme on peut le croire aisément, extrêmement mal à son aise, les parois abdominales étaient fortement distendues et le ventre allait s'affaissant de jour en jour. Une sonde isolée, munie d'une extrémité métallique, fut introduite dans le rectum, une plaque métallique placée sur les parties abdominales et un courant graduellement croissant fut lancé dans le circuit ainsi formé, jusqu'à ce que la patiente ressentît un fourmillement par trop énergique dans les régions intéressées. Le jour même, une "copieuse" évacuation intestinale s'ensuivit, avec atténuation notable de tous les symptômes alarmants.

Les deux jours suivants, *dix* autres évacuations suivirent la première et, dans le cours de la semaine la patiente était complètement remise.

Préparation d'un cadeau réalisant un feu et a l'eau.—On commence par mélanger ensemble 6 litres de chaux fraîchement éteinte, bien tamisée, 1 litre de sel ordinaire et 4 litres d'eau ; on chauffe à l'ébullition et on enlève soigneusement l'écume. On ajoute alors à chaque litre d'eau de ce mélange 20 grammes d'alun, 10 grammes de sulfate de fer pulvérisé, 25 grammes de potasse et 200 centimètres cubes de sable fin ou de cendre d'os bien tamisée en remuant lentement. On peut, si on le désire, ajouter une matière colorante. Cet enduit serait aussi durable que l'ardoise et conviendrait particulièrement bien pour le revêtement des murs humides.

Quelques usages de pétrole.—Une solution d'onguent mercuriel dans la même quantité de pétrole constitue le meilleur remède contre les punaises : à appliquer contre les bois de lit ou contre les boiseries d'une chambre.—Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures dures qui ont perdu l'humidité, et le rend aussi flexible et aussi mou que lorsqu'il était neuf.—Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain. Il suffit d'en verser sur un chiffon de laine et de frotter le métal avec. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

MEFIEZ-VOUS DES RONFLEURS !

Il était une fois....—raconta ce soir-là le lancier Campistron,—un militaire qui avait *un cor de chasse dans le nez*, ce que les pékins traduiraient faiblement en disant, d'un seul mot, qu'il ronflait.

Non, mon héros ne ronflait pas comme tout le monde, et ce n'était point un bruit ordinaire que produisaient les vibrations de ses narines. C'était un bruit magistral, retentissant, formidable : le ronflement du monsieur *qui a de quoi*, et dont le sommeil n'est hanté que par de beaux rêves ; le ronflement des *gros légumes*, comme qui dirait le ronflement du ministre de la guerre.

Et pourtant ce militaire était un simple garde national.

Mais tout en lui était ronflant : le nez, le geste, la parole, jusqu'à son nom, bien qu'il fût, comme il le disait lui-même, un enfant de l'amour et du *houzard*.

En effet, trouvé un matin au coin des Halles, il avait été baptisé par l'Assistance publique Ezéchias Quatre-Temps. Puis il avait grandi, et, ne pouvant être député, ne daignant pas être conseiller municipal, il était devenu concierge.

Il se croyait né pour de hautes destinées, et il s'était rangé dans la classe la plus insupportable de toutes les classes de concierges, celle des concierges politiques.

Il avait bientôt transformé sa loge en tribune, et là, chaque matin, il dépouillait, devant toutes les commères et les pipelets du quartier, les journaux de ses locataires, se livrant à de virulentes attaques contre ceux qui n'étaient pas de *son opinion*.

Mais cela ne lui suffisait pas ; il lui fallait des horizons plus vastes et plus mouvementés.

Bientôt il était devenu l'un des organes les plus violents et les plus nasillards des reunions publiques. Son système politique n'était pas mince. Bien simple pourtant : Egalité. Tout bonnement.

Et, pour y arriver, il proposait seulement de tout raser à la même hauteur, de tout supprimer. On verrait à bâtir après.

Et il avait été porté en triomphe, le soir où, à la salle Grafford, il avait prononcé ces mémorables paroles :

—Plus de privilèges, plus de distinctions !

Les hommes d'aujourd'hui sont couverts de crachats [c'est ainsi qu'on en est arrivé à appeler les décorations, par suite du discrédit où elles sont tombées, en raison directe de la considération de leur concitoyens].

Plus de ces vains hochets ! Là aussi, égalite !

Et qu'il n'y ait plus désormais qu'un seul grand cordon, le même pour tous, le cordon ombilical !

***

Pendant le siège de Paris, il avait été incorporé dans la garde nationale et il était caserné avec son bataillon, dans un bastion du fort de Saint-Ouen.

Au bout de trois jours, ses camarades l'avaient nommé sous-lieutenant à l'unanimite.

Pourquoi ? Parce qu'il ronflait.

Mon Dieu, oui ! A peine le majestueux Ezéchias était-il étendu sur la paille du lit de camp, un ronflement sonore qui descendait jusqu'au *fa* se faisait entendre. Agacés par ce bruit horripilant, les malheureux gardes nationaux ne pouvaient fermer l'œil, et ils passaient la nuit assis, sifflant jusqu'à l'épuisement tous les airs connus et pestant contre le cornage.

Et Ezéchias ronflait toujours.

Seul, un ex-conducteur d'omnibus, habitué au bruit par le roulement de son véhicule, partageait le repos de Quatre-Temps.

Dès le second soir, le sergent-major eut une idée de génie :

—Il n'y a qu'un moyen de nous débarrasser de ce jeu d'orgues, déclara-t-il à ses hommes : nommons-le sous lieutenant, il ira coucher ailleurs.

Ce qui fut fait.

Mais alors commença pour les nouveaux camarades d'Ezechias le même supplice insupportable. Epuisés par la privation de sommeil, les pauvres officiers dormaient à l'exercice et répondaient d'un air hébété aux questions de leurs supérieurs. Aussi, une vacance de capitaine s'étant produite, votèrent-ils en chœur pour Ezéchias.

Celui-ci acceptait avec simplicité cette avalanche de galons, et le matin, frais comme l'œil, magnifique dans sa nouvelle tenue, il faisait à ses hommes, réunis en cercle autour de lui, des discours entraînants.

En moins d'un mois, il était devenu le plus populaire et le plus apprécié des capitaines.

—Parlez-nous du capitaine Quatre-Temps, disaient les gardes nationaux. En voilà un lapin qui sait ce que parler veut dire. Et pas fier avec ça, et connaissant le *peuple*. Toujours prêt et solide, lui, tandis que les trois autres capitaines, oh ! là, là ! des aztèques qui dorment debout.

C'est pourquoi, quelques jours plus tard, le chef de bataillon ayant eu de l'avancement, Ezéchias Quatre-Temps était acclamé à sa place.

Mais un beau matin, il fallut aller au feu. Compromis par l'ignorance d'Ezéchias, le bataillon fut décimé.

Le commandant Quatre-Temps, qui se disait "peut-être fils de prince" étant donnée l'ignorance absolue où il était de sa carte d'origine, comme on dit dans l'administration des haras, s'était montré devant l'ennemi le plus piteux des concierges, et, sans les nombreuses blessures qu'il avait reçues dans ce que, nous autres cavaliers nous appelons l'*assiette*, il eût été écharpé par ses électeurs déconfits.

La morale de cette histoire, conclut le lancier Campistron, c'est que :

1. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt particulier domine l'intérêt général ;

2. On accepte place et fonctions sans savoir si l'on sera capable de les tenir. Témoin ce ministre des affaires étrangères, qui répondait : "Le voilà, votre portefeuille. Vous avez voulu me nommer, j'ai accepté ; vous ne pouviez pas trouver mieux, car ces affaires-là m'étaient bien complètement étrangères ;"

3. Toute espèce d'élection est acquise au plus ronflant.

Or donc, vous autre, les hommes *de la classe*, quand on vous aura rendus à l'agriculture, cette mamelle de la France, qui manque de bras, suivant la poétique expression d'Abd-el-Kader, rappelez-vous l'histoire du commandant Quatre-Temps.

Méfiez-vous des ronfleurs !

LES DEUX CENTENAIRES.

Deux centenaires chancelants
A pas lents,
Revenaient de boire bouteille,
L'un sur l'autre étant appuyés
Et pliés,
Pour mieux se parler à l'oreille.

C'était comme un jour de gala,
Ce jour-là
Montmartre fêtait la Saint Pierre !
On peut bien boire un petit coup,
Voilà tout ;
N'allez pas leur jeter la pierre....

Ils passaient sur mon boulevard
A sept ta'rd,
Comme eux je rêvais dameure,
Et qu'en allais, le nez au vent,
En rêvant
Ainsi que je fais à toute heure.

De ces vrais amis d'autrefois
Quand parfois
Je rencontre une noble paire
Je les suis avec l'intérêt
Toujours prêt
A les écouter pour mieux faire,

L'un disait à l'autre en marchant,
Trébuchant
"Tombe pour nous devient épaisse."
L'autre lui répondait : "Mon cher,
Mots en l'air
Nos cœurs sont brillants de jeunesse."

Tous deux, bras dessous, bras dessous,
Un peu saoûls,
Bénissant madame Grégoire,
Chanterent en tournant un coin,
Puis au loin
Se perdirent chanson à boire.

Rien ne me parut plus touchant
Que ce chant
De deux amis heureux quand même.
Chanter lorsque l'on est si vieux
Fait voir mieux
Comme on est plus fort quand on s'aime

L'IMAGINATION,

C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité si elle était infaillible du mensonge ; mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de ses qualités, marquant de même caractère le vrai et le faux.

HOTEL DE L'HERMITAGE.

HOTEL FASHIONABLE.

Installé dans la Belle Ferme de Milbourn, Près de Covington, La.

L'hôtel est bâti sur des terrains élevés couverts de pins, de chênes et de magnolias, avec des sites pittoresques sur les bords du Bogue Falaya L'endroit est l'un des plus sains et des plus beaux de la contrée. Puits artésien etc.

Chambres meublées des plus confortables et à neuf.

Cuisine française.

Une voiture de l'hôtel prend les voyageurs et les ramène à la station de Covington.

Dirigé par E. P. Seuby.

Pour renseignements écrire "Covington P. O., La."

1er avril—

LIBRAIRIE FRANÇAISE

IMPRIMERIE et CABINET DE LECTURE

L. DERMIGNY,

126 West 25th St. N. Y.

Seul Agent et Dépositaire du *Petit Journal* et des journaux français.

Romans et Livres de fonds prix de Paris.

Nouveautés, Publications diverses, Paroissiens romains, Gravures, Musique, Chansons, etc

Editeur du *Guide de Poche* franco-américain illustré des Etats-Unis contenant tous les renseignements intéressants Français aux Etats-Unis, les cartes des Etats-Unis, des villes de New York, Nouvelle-Orléans, San Francisco et de la province de Québec (Canada)

Prix 25 cents, par la poste 30 cents.

9 fév—

Avis.

Nouvelle-Orléans, 7 mai 1896.

Je désire donner avis aux nombreux amis de mon défunt époux, Jules Tuyès, que les affaires si longtemps conduites par lui seront continuées par moi au profit de sa famille et je sollicite respectueusement une continuation de leur bon patronage. Je me suis associé avec la Compagnie d'Assurance du Liverpool & London & Globe, si bien connue pour sa promptitude et droiture en affaires, qu'il n'est pas besoin que j'en fasse l'éloge. On peut dorénavant communiquer avec moi aux bureaux de la compagnie à l'angle des rues Carondelet et Commune, ou toutes les affaires qui me seront confiées, recevront une attention immédiate.

Très respectueusement,

VEUVE JULES TUYÈS.

8 mai—1 sem

Avis Légal.

Avis est par le présent donné qu'une application sera faite à la Législature pour une appropriation de cinq cents dollars dans le but de payer en partie les dépenses du numéro de la Louisiane du journal "Men and Matters," distribué dans l'intérêt de la Louisiane à l'Exposition d'Atlanta.

5 mai—5 11 17 23 29—juin 4

Avis Officiel.

Conformément à l'exigence constitutionnelle, avis est par le présent donné qu un amendement à l'acte 18 de 1896, communément connu comme la loi du dimanche, sera offert à la prochaine session de l'Assemblée Générale.

3 mai—3 10 17 24 3 imin

Avis légaux.

Avis est par le présent donné que, conformément à l'article 45 de la Constitution, un bill sera introduit à cette session de l'Assemblée Générale pour amender et décréter à nouveau la Loi No 85 de 1894.

Avis est par le présent donné que, conformément à l'article 45 de la Constitution, un bill sera introduit à cette session de l'Assemblée Générale pour amender et décréter à nouveau la Loi No 124 de 1890.

14mai—30f

TEXAS AND PACIFIC ROUTE EL PASO

LIGNE COURTE

—POUR—

Hot Springs, Nord Texas

—ET—

CALIFORNIE.

Bureau des Billets : 632 Canal

Et à l'entrepôt au pied de la rue Thalie

Heures des arrivages et des départs.

Ex. de Ft. Worth et Cal...	Départs.	Arrivages.
FtW rth & Hot Springs Ex	7 20 p.m.	8.55 p.m.

Le train de 8.15 a.m. a des chars dortoirs buffet Pullman à Fort Worth et fait connection à Fort Worth avec des chars dortoirs Pullman pour El Paso Denver et San Francisco.

Le train de 7.20 p. m a des chars dortoirs buffet Pullman à Shreveport, Marshall et Hot Springs, ainsi des chars dortoirs directs à Little Rock et Alexandrie.

Prenez les chars électriques de la rue Jackson ou de la rue Tchoupitoulas via le Perry de la rue Jackson pour Gretna. Les trains quitteront Gretna à 8 45 a.m. et 7.55 p.m.

Pour des billets et d'autres informations s'adresser à

A. S. GRAHAM, agent des passagers et des billets, 632 Canal, N. O., La. GASTON MESLIER, agent général des passagers et des billets, Dallas, Tex. L. S. THORNE Troisième vice président et directeur-général, Dallas, Tex.

1er janv96—1an

que j'aurais eu, moi alors, la sottise, l'indignité de soupçonner.

X

CONCERT PROFANE.

En vérité, les invités de la duchesse de La Mothe-Ardent ne pouvaient en croire leurs yeux ; et il leur fallait relire, plusieurs fois, le programme que Pierre et sa sœur leur remettaient avec une charmante bonne grâce pour bien se convaincre qu'on n'entendrait, ce soir, chez la duchesse, ni musique classique, ni musique de l'avenir, ou si peu, que.... "autant dire rien !"

C'est que, si le duc n'était pas parvenu à convaincre sa femme de l'imprudence qu'elle commettait en ouvrant si largement sa maison à Mlle Lacaussade, il avait eu du moins la satisfaction de lui faire admettre que depuis quelques année, elle assommait ses invités de beaucoup trop de musique.... ennuyeuse ; il avait lâché le mot.

Mais la première fois où il avait osé dire cela, sa femme avait sursauté.

—Ennuyeuse !.... Les chefs-d'œuvre de l'art ancien, de l'art moderne, de l'art contemporain !

Elle avait failli foudroyer son mari.

Mais il avait eu le courage de la contre-carrer sur ce point, parce qu'il trouvait, en toute sincérité, que sa maison finissait trop par ressembler, les soirs de concert, à une réunion de Lamoureux ou du Conservatoire.

—Ma chère amie, je vous dois la vérité, avait-il dit énergiquement : vos invités s'endorment. Ils sont trop bien élevés pour ronfler ; mais, si vous consentiez à les voir dodeliner de la tête quand, pour les reposer d'un interminable concerto de Beethoven, vous leur servez le troisième acte de la Valkyrie !...

La duchesse avait frémi d'indignation.

Trouver interminable un concerto de Beethoven ! Et s'endormir pendant une des plus belles inspirations de Wagner !

Mais le duc lui avait asséné cet argument :

—On raconte que Mithridate, roi de Pont, s'était, dans sa jeunesse, si bien accoutumé aux poisons les plus violents que, lorsqu'il voulut se donner la mort, il dut renoncer à s'empoisonner et se fit frapper par un esclave.

—Ce que vous me dites là est peut-être fort spirituel, mon ami, répliqua la duchesse, mais je vous avoue que je ne sens pas très bien le rapprochement....

—Si vous voulez bien m'entendre jusqu'au bout !.... Vous, à huit ans, vous émerveillez les dames du Sacré-Cœur par vos dispositions musicales ; à dix ans vous avaliez et faisiez avaler à vos auditeurs des concertos de cent pages. Il est donc bien certain que tout votre être est accoutumé à ce poison d'un genre spécial qui s'appelle la musique ; et la dose que vous pouvez en supporter tuerait facilement un régi.... je veux dire : endormirait aisément un public de quinze cents personnes.

La duchesse ne put s'empêcher de sourire. Et le duc, enhardi, continuait son plaidoyer contre cette musique, dont il ne méconnaissait pas la valeur mais qui, par moments....

—....par moments, ma chère amie, me ferait croire qu'il y a ici la maîtrise d'une cathédrale, compliquée d'une classe de fugue et de contre-point ! Ayez pitié de vos invités, je vous en prie ! Pas un n'aurait l'impolitesse de décliner votre invitation ; mais, pour Dieu ! ils ont assez souvent l'occasion de dormir à l'Opéra ! Amusez-les donc un peu ! Du Wagner à jet continu, c'est vraiment trop.... Oh ! je sais, c'est beau, c'est sublime, c'est admirable !....

La duchesse avait eu un geste indigné.

—Mais enfin, ma chère, c'est comme si, en peinture, vous ne vouliez voir que du Michel-Ange ! Toujours du Michel-Ange ! Partout du Michel-Ange... alors que dans le monde entier, on admire notre Watteau, notre Boucher, notre Lancret. Permettez-moi de les admirer aussi et de vous assurer qu'il y a, en France, d'excellents musiciens et qu'il existe une foule de jolis chefs-d'œuvre qui, pour ne pas atteindre aux cimes des Walkyries n'en sont pas moins adorables et que votre enthousiasme wagnérien ressemble un peu à de l'exclusivisme ! Vous savez, dans le *Barbier*, lorsqu'on assomme Bartholo d'interminables vocalises, il demande une simple petite chanson et de très simples variations sur

O ma Rosinette !

Eh bien, je vous assure que le public en général et vos invités en particulier finiront, excédés de Wagner tout seul, Wagner toujours, Wagner partout, par vous demander des chansonnettes ! N'oublions pas que nous sommes Français, que diable !

Il avait fallu plus d'une conversation de ce genre pour réduire la duchesse.

Mais Claire avait joint ses instances à celles de son père, et très doucement fait remarquer à sa mère qu'il était inutile maintenant de monter sur ses grands chevaux de bataille pour Wagner, puisqu'il est universellement accepté en France et que, d'autre part, des tentatives se faisaient, à la Bodinière, de reconstitution de chansons anciennes, pas très anciennes pourtant, puisqu'on allait jusqu'aux bonnes romances de nos grand'